

## Siroe vivifié Siroe, Hasse - Vienne (Theater an der Wien)

Par [Guillaume Saintagne](#) | mar 21 Avril 2015

Les admirateurs français de Franco Fagioli avaient remarqué que la production de *Siroe* à Versailles se ferait sans leur contre-ténor favori, quand Vienne affichait une version de concert avec une distribution identique à celle du disque. Hélas, Franco ne chanta finalement pas à Vienne non plus. Reste que cette soirée valait tout de même le détour, et ce grâce à une troupe transformée par l'expérience de la scène. Le spectacle était mis en espace mais surtout joué de façon bien plus dramatique et captivante qu'[au disque](#) où les mêmes interprètes semblent très lisses en comparaison.

Soyons en d'abord reconnaissant à l'orchestre **Armonia Atenea** et son chef **George Petrou**, qui rutilent avec une ardeur jubilatoire. Si le disque ne réussissait pas à contourner l'écueil du manque de tension dramatique, Petrou fait ici la démonstration brillante du génie de Hasse, de son originalité musicale et de son à-propos dramatique. Les airs s'enchaînent avec des contrastes saisissants, soulignés par des musiciens bien plus affirmés et confiants dans leurs intentions (les flûtes du « *Mi credi infedele* », les martellements du clavecin dans « *Gelido in ogni vena* », l'audace des cors dans « *Di tuo amor* »...). Jouant souvent assez fort et placés dans la fosse devant les chanteurs, ils poussent ceux-ci à se dépasser dans une partition hérissée de difficultés techniques.

Et ces difficultés ne font oublier à aucun que les récitatifs doivent être aussi investis pour que l'opera seria fonctionne. Tous sont déchaînés et font montre d'une ardeur bien trop rare dans ce répertoire. A commencer par **Julia Lezhneva** : on la connaissait virtuose hors-pair mais technicienne abstraite, et le disque confirmait cette impression. Quelle surprise ici de la voir caracoler aussi bien dans les récitatifs que dans les airs ! Vienne semble décidément pousser les chanteuses à se dépasser : après [Netrebko la veille](#), voilà que Lezhneva sort de sa réserve pour entonner un « *O placido il mare* » narquois et un « *Mi lagnerò tacendo* » halluciné, où sa voix chavire avec le personnage dans des dérapages vers l'aigu parfaitement contrôlés. Seul l'impossible « *Di tuo amor mio cor indegno* » la trouve encore un peu en retrait scéniquement (mais déjà bien plus incarnée qu'au disque où elle vocalisait avec la froide précision d'un clavecin). La faute en revient surtout à la contorsion imposée à cet air inséré. D'une Agrippine indignée par les actions de son fils, il devient ici l'air du renoncement à l'amour non mérité. Les vocalises ne sont plus du tout ici les cris d'effroi de l'original (que l'on peut entendre dans le dernier disque d'Ann Hallenberg), mais du rococo vide de sens dramatique. Revers de cette prise de risque dramatique, la technique est moins parfaite qu'au disque (certains aigus sonnent sourds et on entend des respirations au milieu d'une suite de vocalises) mais la performance reste surhumaine et n'en est que plus galvanisante, surtout chez quelqu'un qui n'a pas encore 30 ans et qui vient recevoir les ovations de la salle en catimini.

A ses côtés, la révélation de cette production est sans aucun doute **Lauren Snouffer**, soprano à l'aigu encore trop étroit lorsqu'il est simplement piqué, mais à la virtuosité délicieuse grâce à un vibrato très serré qui lui autorise une agilité d'une précision sidérante. Son grand air « *Se pugnar non sai col fato* » rappelle à la fois la technique de Janet Williams et le fruité d'Ewa Malas-Godlewska. Clairement une chanteuse à suivre.

**Roxana Constantinescu** fait partie de ces voix assez ingrates de mezzo courts qui ne se révèlent que chauffées à blanc, dans la lignée d'une Iris Vermillion, par exemple. Si elle peine à convaincre dans son air pastoral, le *da capo* furieux et encore plus l'air « *Che furia, che mostro* » la transfigurent, tant son énergie est convaincante, juste et émouvante.

C'est un peu le même constat pour **Mary-Ellen Nesi** : si depuis quelques années, elle s'autorise enfin à être plus audacieuse, c'est surtout dans son air tendre qu'elle souffre de la comparaison avec Franco Fagioli car sa voix y manque clairement de couleurs et d'étendue. A l'inverse, les grands airs qui remuent les éléments (« *Fra l'orror della tempesta* » et « *Torrente cresciuto* ») prouvent qu'elle a de la virtuosité et de l'autorité à revendre.

**Juan Sancho** jouit de la même présence naturelle en scène : il investit ses récitatifs et ses airs avec un hargne qui gonfle les veines de son front et crispe ses mains. La tessiture est assez étendue dans l'aigu et la technique robuste mais la projection manque parfois d'ampleur. On lui reprochera en outre de surjouer le désespoir du père dans l'air où il regrette d'avoir fait exécuter son fils. Au lieu de se glacer, son sang semble vouloir lui faire exploser les tempes, en contradiction avec la mélodie étourdie du morceau.

Enfin, **Max-Emmanuel Cencic** incarne un Siroe fabuleux. Loin de se limiter aux acrobaties vocales que demandent certains airs et qu'il exécute merveilleusement sans dissocier les registres (quoique le grave sonne un peu sourd en comparaison de l'aigu triomphant), il explore la palette psychologique de son personnage avec une fraîcheur et une économie très émouvantes. D'aucuns auront pu trouver son interprétation plus feutrée que celle de ses partenaires, elle nous a surtout semblé plus réfléchie et authentique, sans sacrifier à la virtuosité.

Devant un tel résultat, on ne peut espérer qu'une chose : une captation radio ou une diffusion en DVD qui ferait vite oublier les défauts du disque.

# Dreieinhalb Stunden Begeisterung: Johann Adolph Hasses *Siroe* im Theater an der Wien

\*\*\*\*\*

Von [Snapdragon](#), 24 April 2015

Max Emanuel Cenčić machte drei Schritte auf die Bühne, eine wegwerfende Handbewegung, und trat wieder ab. Was, sollte das wohl heißen, konnte man noch tun, nachdem Julia Lezhneva das Publikum mit ihrer ersten Arie geradezu in Ekstase versetzt hatte?



Julia Lezhneva

© Damir Yusupov | Bolshoi Theater

Doch eine echte Diva stellt sich der Herausforderung: Lokalmatador Cenčić kam zurück und wurde für seine Darbietung ebenfalls heftig gefeiert, wenngleich das junge russische Koloraturwunder das Match um die Publikumsgunst an diesem Abend für sich entschied: Wann hat man je eine Sängerin gesehen, die vor einer erschreckend schwierigen Arie wie ein Kind strahlt, dem gerade ein Eisbecher vorgesetzt wird? Es gelang ihr alles, und ihre Begeisterung übertrug sich auf die Zuhörer.

Cenčić wusste wohl genau um ihre Fähigkeiten, als er sie für diese Konzertreihe (im Herbst folgen Moskau und Amsterdam); schließlich ist es sein Projekt und das aufgeführte Werk quasi seine „Entdeckung“. Es geht um den *Siroe* jenes Johann Adolph Hasse, der sich seine ersten Sporen als Opernkomponist in Neapel verdiente und später von Dresden aus dreißig Jahre lang die europäischen Opernbühnen zu dominierte – bis der Tod von August dem Starken (dessen Hofkapellmeister er war), ein Bankenbankrott sowie Glucks Opernreform, die Hasses Werk plötzlich altmodisch erscheinen ließ, Hasses schönes Leben und somit auch die glanzvolle Opern-Ära am Dresdner Hof beendeten. Hasse starb 1783 mittel- und ruhmlos in Venedig und geriet lange – nach dem heutigen Abend zu urteilen viel zu lange – in Vergessenheit.

Mit einigen seiner Arien überraschten schon Barock-Spezialisten wie Joyce DiDonato und natürlich Cencic, doch Initiativen zur Wiederbelebung ganzer Opern sind bis jetzt rar, zumal hier viel Quellenforschung nötig ist. Bei *Siroe* hat sich die Mühe jedenfalls gelohnt, denn langweilig wurde es in fast dreieinhalb Stunden nie, wozu auch das kompetente Libretto des zu seiner Zeit unübertroffenen Pietro Metastasio beiträgt. Dieses wurde von Hasse und seinen Zeitgenossen gleich mehrmals vertont und die Sänger des Abends gaben dessen Witz und Drama perfekt wieder. Musikalisch entschied sich Cenčić für Hasses Letztfassung aus 1763, welche noch um je eine Arie von Händel und Carl Heinrich Graun erweitert wurde (bei letzterem darf man sich hoffentlich auf weitere „Ausgrabungen“ durch engagierte Freunde Alter Musik freuen).

Hasses Musik ist dem Schönheitsideal seiner Zeit verpflichtet, wozu selbstverständlich das streng Formale in der Abfolge von Rezitativen und Arien gehört, und wirkt im Vergleich mit Händel speziell in der Orchestrierung schlanker und aufgeräumter, wozu die Koloraturarien mit ihrer Schwierigkeit und virtuosem Effekt in starkem Kontrast stehen. Allerdings haben sie nicht Händels „Hitpotential“, von dem sich doch vieles nachsingen oder -pfeifen lässt.

Doch nun zur Handlung. Perserkönig Cosroe hat einen verhängnisvollen Einfall: Seine beiden Söhne Medarse und Siroe sollen einander die Treue zu schwören – unabhängig davon, welchen von ihnen er zu seinem Nachfolger bestimmt. Das erbost natürlich den Erstgeborenen Siroe, und nicht nur deshalb scheint er zunächst gegenüber dem scheinbar schmeichlerisch-braven Bruder, der aber in Wirklichkeit ein Intrigant ist, den Kürzeren zu ziehen. Die Damen (Cosroes Geliebte Laodice, die heimlich für Siroe schwärmt, und Emira, als Mann verkleidete Tochter von Cosroes Erzfeind, die zwischen Rache für ihren getöteten Vater und Liebe zu Siroe zerrissen ist), intrigieren fleißig mit, bis es durch die Hilfe von Kodices Bruder Prasse zum *lieto fine* kommt, also Happy End samt Schlusschor.



Armonia Atenea und George Petrou

© Pappas

Das Publikum jubelte über das Gebotene, und bis auf die Leistung von Mezzosopranistin Mary-Ellen Nesi, die erst in ihrer letzten Arie das abstellte, was die Wiener „knödeln“ nennen, gab es allen Grund dazu. Ausschließlich Erfreuliches hörte man von Roxana Constantinescu, neben dem eingangs erwähnten Max Emanuel Cenčić und Mary-Ellen Nesi die dritte Mezzostimme des Abends, welche noch aus ihrer Zeit als Ensemblemitglied der Wiener Staatsoper in Erinnerung ist. Sie trug passend zu ihrer Rolle als verkleidete Emira eine Art langen Hosenrock, während die Sopranistin Lauren Snouffer ihre Hosenrolle Arasse im figurbetonten Abendkleid bestritt und ihre Koloraturen dabei mit ihrem Haarschmuck um die Wette glitzerten. In der Tenorpartie des Cosroe, die den einzige Kontrapunkt zu den teils schwindelerregenden Höhen der übrigen Stimmen darstellte, glänzte Juan Sancho darstellerisch (soweit man in einer konzertanten Operaufführung eben gehen kann) und mit einem Hauch Rossini-Timbre; er bewältigte seine Partie wenn schon nicht überragend, dann doch sehr gefällig.

Das griechische Originalklangensemble Armonia Aténéa lief unter dem Dirigat seines Chefdirigenten George Petrou zu Hochform auf und spielte mit höchster Präzision, vollem Einsatz und vollem Risiko: Bei Laodices letzter Arie (aus dem *Britannico* des bereits erwähnten Graun) waren auch langjährige Barockliebhaber vom Tempo überwältigt, welches das Orchester und die blutjunge Julia Lezhneva scheinbar mühelos aus dem Ärmel schüttelten. Letztere ist ein Naturtalent mit schöner, farbiger Stimme in der tiefen und mittleren Lage sowie klarer, vibratoloser Höhe; sie besitzt die Fähigkeit, über mehrere Takte schwierigster, stets sauberer Koloratur ein Crescendo aufzubauen und ebenso wieder im Decrescendo verklingen zu lassen. Lässt sie sich nicht verheizen, ist eine große Karriere unaufhaltsam.

